

LE SAPPHEL

n°80
février
2011



MOI JE SUIS PLUTÔT UN POÈTE

Éditorial

J'ai fait connaissance d'un homme qui a beaucoup galéré dans sa vie, quand je lui demande des nouvelles de son travail en CAT (centre d'aide par le travail), il me dit abruptement : « Moi, je suis plutôt un poète ! L'autre jour, je n'avais pas le moral pour sortir de chez moi. Dans la cour de l'immeuble je suis surpris de voir une fleur, je me suis arrêté, et puis un oiseau est venu picorer la fleur... Cela m'a fait sourire, le moral est revenu, je suis reparti à mon travail ».

J'ai alors pensé à cette phrase d'un sage africain : « Je vous sou-

haite du fond du cœur de retrouver le sens de l'angoisse devant le soleil qui meurt. Je le souhaite à l'Occident, ardemment. Quand le soleil meurt, aucune certitude scientifique ne doit empêcher qu'on le pleure, il faut se demander s'il renâtra ! Vous, vous mourez lentement sous le poids de l'évidence. Je vous souhaite cette angoisse, comme une résurrection. »

Dominique PATURLE

Le pardon, chemin de re-naissance

A la maison du Sappel dans l'Ain, un temps de retraite est proposé à quelques familles. Nous avons approfondi le thème abordé tout au long de l'année au cours des Journées Familiales : "Avec Joseph, devenir frères et sœurs". Ce récit biblique du livre de la Genèse rejoint profondément la vie bouleversée des familles :

" Joseph c'est quelqu'un de notre famille, on est passé par où il est passé ! Nous aussi on vit des choses difficiles; on est souvent en train de se disputer, de se faire du mal. On vit la même vie qu'il a vécue, il y a des milliers d'années. De toutes façons, on lui ressemble à Joseph : il a eu des blessures comme nous. "

" Ce qui m'a marqué le plus, c'est quand ses frères organisent un coup pour mettre Joseph dans le trou au lieu de le tuer. "

Chemin de fraternité semé d'embûches où

Dieu se fait présent à nos côtés et nous invite à nous glisser dans son amour pour peu à peu accueillir un désir du pardon :

" Ma mère m'a fait tellement souffrir que je ne peux pas pardonner, elle m'a fait subir trop de choses. Dieu veut qu'on pardonne, je voudrai pardonner mais c'est comme si je n'y arrivais pas. J'ai encore

peur aujourd'hui que ma mère me refasse du mal. Je sais qu'il faut pardonner mais je ne sais pas comment il faut faire. "

En effet, il peut être long ce chemin du pardon : " Pour pardonner, il m'a fallu des années... Ca ne se fait pas du jour au lendemain. "

Dans l'un des groupes de partage, une jeune femme a exprimé son impossibilité actuelle à pardonner. Une autre participante lui a répondu avec une grande simplicité :

" Il ne faut pas dire qu'on n'arrivera pas à pardonner, ça va venir. "

La haine, c'est épuisant, tu ne peux pas la garder tout le temps. Tu te détruis en toi, tu ne cherches pas d'ouverture, tu es dans un puits, tu es comme dans une cage. Le Seigneur lui aussi a souffert sur la croix. "

" Il faut des années pour pardonner ; au début on est violent, on hait la personne qui nous a fait du

**Pour
pardonner,
il m'a fallu
des années**

mal. La haine, ça fait du dégât pour les autres et pour soi-même. On veut boxer tout le monde autour de soi, on en veut au monde entier, même à ceux qui n'y sont pour rien. La haine se répercute sur les autres, c'est comme si on était dans un trou...

Pour passer à une autre étape, je me suis occupée de moi, j'ai tracé mon propre chemin et je suis allée à Lourdes. En faisant le Chemin de Croix, je me suis mise à

la place de Jésus à chaque station... J'ai senti comme une voix qui me disait "Pardonne-lui..." J'ai pleuré et j'ai senti que je pouvais pardonner. J'ai été libérée de ce poids de haine. J'ai repris confiance. Maintenant j'aime la vie grâce au chemin que j'ai fait. Je n'ai plus peur du noir... Avant j'étais comme dans un puits,

comme Joseph... J'étais claustrophobe parce que l'on m'avait enfermée dans un placard quand j'étais enfant. Maintenant, je peux fermer mes volets et je peux aussi aller dans des endroits où je ne pouvais pas aller...

Il jaillit dans mon cœur

Maintenant j'ai confiance en Jésus qui m'aide, j'ai confiance en moi et dans les gens qui m'entourent. Je sais que Jésus est avec moi dans les peines comme dans les joies. Il jaillit dans

mon cœur. Je me sens libérée de cette souffrance, je me sens libre." Quelle profondeur dans ce témoignage, là où il paraissait n'y avoir que souffrances, le pardon ouvre des chemins de jaillissement de vie, de re-naissance.

Marie-Noëlle LOPEZ-DUBEUF



Face aux précarités, l'Évangile nous presse !

« Toute l'Église tend à promouvoir le développement intégral de l'homme quand elle annonce, célèbre et œuvre dans la charité » Le diocèse de Grenoble invite ses paroisses à s'engager dans cette mission. C'est ainsi que la paroisse Charles de Foucauld de Pont de Claix-Echirolles a demandé au Sappel de les aider à organiser une journée dans ce sens.

La paroisse était déjà très engagée avec les immigrants sans papier, mais elle voulait réfléchir à la présence des personnes en précarité qui habitent la commune, et leur place dans la paroisse, comment les accueillir ? Nous avons été très touchés par la profondeur de leur recherche.

Ce fut l'occasion de réunir les associations déjà engagées dans la solidarité: Activ Présence, une branche de Fondacio, Foi et Lumière, La Ruche, Secours Catholique, collectif Handicap de Claix, Equipe lumière, Africains...

Pour démarrer la journée nous avons donné l'idée de commencer une tapisserie. Chaque participant a été invité avec deux autres personnes à faire une tresse à trois brins qui a été ensuite insérée dans la trame. Au fil des rencontres la tapisserie va grandir symbolisant le tissage de la fraternité.

« C'était une invitation à ce que tous les fils entre nous, fils cassés,

fils fragiles, retrouvent leur couleur et leur force. » a souligné le prêtre dans son mot d'accueil.

Des témoignages

Trois personnes du Sappel ont introduit la journée:

Notre vie de galère : « *Le regard des gens nous pèse, on se sent vite déconsidéré par le mépris et les paroles blessantes, la honte nous colle à la peau* » ;

Nous avons la foi et l'Église est importante pour nous : « *Quand on est seul on a du mal à se raccrocher à Dieu, on n'a plus rien, on désespère. Avec d'autres on peut prier, ça donne du courage, cela soulage la tête et Jésus travaille le cœur* »

Ce nous vivons avec le Sappel : « *Pour nous c'est comme une famille, on ne donne pas d'argent, pas de vêtements, mais on se donne beaucoup d'amour.* »

Ce fut un moment intense, passée au creuset de la souffrance, ces paroles étaient fortes, et chacun était

**Chacun
était
fier**

fier de s'adresser à un public de plus de 200 personnes. Une paroissienne, qui avait été il y a quelques années, jeune animatrice au Sappel est venue féliciter une des femmes qui avait témoigné : « Je ne te reconnais pas, avant tu étais toute timide, on entendait jamais le son de ta voix et aujourd'hui je te vois parler à la foule avec assurance. »

Les groupes de partage

Avec la question : *Est-ce que je rencontre des personnes en situation de précarité qui ont du mal à trouver leur place dans nos quartiers, dans nos communautés chrétiennes, et qu'est-ce que j'apprends d'elles ?*

Les groupes étaient mélangés : variété d'une paroisse, mais aussi de nombreuses personnes en difficulté. Beaucoup ont parlé de la peur de la rencontre. Il n'est pas facile d'aller spontanément vers l'autre, cela demande du courage. Mais quand le premier pas est fait, il y a beaucoup de joie : « A la boulangerie, il y avait un homme costaud qui mendiait. Au lieu de lui donner la pièce, je lui « ai tendu la main », je lui ai proposé de m'aider au jardin et cela a été le début d'une longue histoire. C'était un ROM, je l'ai aidé à faire ses papiers. Il habite toujours une cabane dans les bois. Je suis impressionné par son courage, sa bonne humeur, sa capacité de ne pas se laisser abattre par les diffi-

cultés. Cela m'a remis en question, et j'ai mesuré que ma capacité d'accueil avait des limites. Avec ma femme, il y a eu des difficultés, car elle était plus craintive que moi, et cela m'a obligé à être plus prudent. Notre relation a été mise à l'épreuve, mais finalement je m'aperçois que la confiance dans le couple a grandi».

Les gens en précarité attendent toujours quelque chose de nous : « un bonjour », qu'on leur tende la main, mais on a peur de s'engager,

de ne pas savoir où cela va nous mener. Une personne qui a connu beaucoup de difficultés réagit alors avec force : « Ca va nous amener là (en montrant la croix), ça va nous mener sur le bois de la croix ! »

La collaboration avec les grandes associations caritatives.

On a trop tendance à se décharger sur elles. Nous devons nous aussi prendre notre part, mais en collaboration avec elles : pour prendre conseil, pour assumer des problèmes qui nous dépassent (Logement, santé...).

Ce fut une journée très forte, car on sentait que chacun acceptait sincèrement de se poser de vraies questions et de s'engager à faire un pas en avant, de ne pas être seulement dans le dépannage, mais dans la vraie rencontre avec la personne en difficulté.

Cela m'a
remis en
question

Le Bon Dieu sans confession

Nous publions un extrait du livre de Gilles Rebèche, diacre du diocèse de Toulon-Fréjus, « Qui es-tu pour m'empêcher de mourir ? » Ed de l'Atelier,p86 (ce passage est illustré par nos soins, par Olivier Lejeune).

La première fois que je vis Marce- line avec une robe à fleurs, je n'en revins pas. J'avais toujours connu cette vieille femme, toute habillée de noir. Elle était notre voisine lorsque nous habitions à la cité de transit du Fort Rouge. Elle enra- geait quand les enfants de la cité abîmaient les plantes qu'elle soi- gnait avec tant de patience. Son mari, André, avait clôturé leur pe- tite maison comme un bunker, fatigué par les intrusions des adoles- cents qui venaient leur voler les cerises quand c'était la saison et leur jeter des cailloux le reste de l'année.

Nous nous étions appri- voisés par le sourire et les saluta- tions sur les pentes du Faron. Quand elle remontait ses courses, je lui proposais de l'aide et nous avions fini par sympathiser même si elle pestait toujours contre les enfants dont nous nous occupions. Lorsque André fut emporté par une grave maladie, elle se fit en- core plus proche. Nous étions de- venus un peu comme sa famille et

elle commença à se confier. Elle avait une manière de parler où le bon sens l'emportait toujours.

Ce jour-là, comme elle avait re- marqué ma surprise devant sa robe à fleurs, elle me dit vivement : « Eh bien, ça vous étonne qu'une vieille femme puisse devenir amou- reuse ? » Je ne savais que lui dire.

Elle avait rencontré Tony, un frin- guant jeune homme de quatre

vingt ans. D'origine corse, il avait gardé une allure très élégante. Ils avaient fait connaissance dans le bus. « N'allez pas vous imaginer des choses ; à nos âges, c'est surtout pour le plaisir d'être ensemble et de ne

pas être seuls ? Faut pas croire, la tendresse c'est important ! Plus en- core que l'eau et le soleil pour les plantes vertes ! Mais ça serait quand même bien si on pouvait se marier à l'Eglise. »

Il était inimaginable qu'ils se ma- rrient civilement, car elle risquait de perdre le peu de retraite de son précédent mari décédé. J'essayais donc de lui expliquer qu'il fallait

**La tendresse
c'est
important**

faire quelques démarches et s'y préparer un peu. « Ce que vous pouvez être compliqués parfois » me répondit-elle, et elle s'en alla comme elle était venue. Je restais songeur. Je n'oubliais pas ce qu'elle avait dit à Mgr Gilles Barthe le jour de mon ordination : « Merci de l'avoir fait diacre ! Pour nous c'est comme si le Bon Dieu, il s'intéressait enfin à nos vies. Il paraît parfois si loin ! »

J'avais compris plus tard ce que signifiait ce « si loin » pour Marceline. Elle m'avait confié que sa robe noire, c'était en fait le deuil de son premier amour qu'elle portait. Elle avait été fiancée dans sa jeunesse à un garçon parti à la guerre. Que Dieu lui semblait absent ! Et surtout il n'aurait pas fallu lui dire que Dieu était « l'Amour ». Et ce n'est qu'une fois veuve, officiellement, qu'elle retrouva sa jeunesse. Tony arrivait dans sa vie, comme un cadeau du ciel.

Quelques temps plus tard, j'assurais une permanence dans l'église de Beaucaire, un quartier populaire de Toulon. Le curé était absent, il m'avait demandé de lui garder le presbytère et l'église pour prévenir d'éventuels actes de vandalisme dans cette zone « sensible ».

Je ne sais comment Marceline l'avait appris. Toujours est-il que je la vis venir frapper à la porte du

presbytère, bras dessus bras dessous avec Tony en costume blanc, chargé d'un beau bouquet de fleurs. « Ah vous êtes là, me fit-elle avec un air entendu, on passait dans le coin, et on voulait mettre des fleurs à l'église. Est ce que c'est possible ? »

En fait, elle voulait aller se recueillir devant la statue de la Vierge Marie. Quand j'eus trouvé un vase pour le bouquet, elle se blottit contre Tony et me dit avec une certaine autorité : « Faites pour nous une belle prière, comme vous savez les faire ». J'improvisais quelques mots : « Sainte Marie, Mère de toute tendresse, voyez comme Marceline et Tony sont heureux ! Ils veulent vous dire merci pour cet amour déposé en leur cœur. Présentez à Jésus, votre Enfant, tout le temps qu'il leur reste à vivre dans la joie. Qu'il les bénisse et les protège ! Accueillez ces fleurs comme le signe de leur affection et de leur foi en l'amour de Dieu ! Amen ! » J'avais à peine fini la prière qu'ils me serraient l'un et l'autre

dans leurs bras, pleurant à chaudes larmes et me couvrant de baisers. Et sans rien attendre d'autre, je les ai vu repartir en se donnant la main, et répétant plusieurs fois : « Ah merci, merci, merci ! »

Je réalisais, stupéfait, que dans leur cœur, c'était comme si je venais de célébrer leur mariage. Rien n'était

Leur foi en
l'amour de
Dieu !

vraiment « en règle », mais c'était ainsi ! Je restais ensuite de longues heures dans cette église Saint-Michel à prier et à méditer sur cet événement, en pensant non seulement à Marceline et Tony, mais aussi à toutes les personnes âgées, seules oubliées. La diaconie ne pouvait pas se construire sans elles.

Je me rappelai alors une réflexion de Marceline répondant à sa fille qui lui demandait : « C'est quoi un diacre », quand je venais préparer les obsèques d'André. Elle lui avait répondu : « C'est quelqu'un qui te donne le Bon Dieu sans confession ! »



Gilles REBÈCHE

7

ABONNEMENT

Vous pouvez vous abonner et adhérer à l'association

Renvoyez ce feuillet à : **Le Sappel – 299 Grange Neuve
38200 Chuzelles**

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Abonnement à la revue : 10 € – Adhésion : 16 €

Don :

Date: Signature :

(Réduction d'impôt de 66% du montant du don dans la limite de 20% du revenu imposable. L'association est habilitée à recevoir des legs.)

La dignité humaine

Nous publions des extraits d'un article rédigé par Pierre Davienne dans une revue de la faculté de théologie, Théophilyon de septembre 2008.

Il y a quelques années, dans une rue de Vénissieux (Rhône), deux voitures de police, avec girophare en fonction sont garées devant un abri-bus. Un homme est étendu. Je reconnais Daniel L. Il y a une dizaine de policiers, dont des femmes; ils le regardent de haut, les bras croisés, lui, étendu par terre. Ils ont du lui demander ses papiers, car il a ouvert son portefeuille et appuyé sur un coude, il les étale sur le trottoir. Il grommelle, hagard. Il n'est pas bien du tout. Je m'approche. Les policiers sont étonnés, soupçonneux, ils me demandent si je le connais. Ils prennent son identité et me demandent si je vais m'en occuper. Je le soulève et le ramène chez lui, dans un foyer Sonacotra où il a peur de se rendre. Les occupants, pour beaucoup immigrés, se moquent de lui et le rackettent. Il a une énorme brûlure à la main gauche.

Quand il s'agit de parler de dignité je repense à l'événement de ce jour-là. Un homme par terre, perdu, et d'autres, gardiens de la paix, debout, fiers, dignes... Personne qui l'ait relevé. Est-ce l'ha-

bitude de considérer certains hommes comme des êtres couchés, inférieurs, incapables de se dresser, de tenir leur rang. Il avait du boire un peu de trop mais est-ce une raison de le laisser à terre? Où était la dignité? Qui en était porteur?

La question de la dignité renvoie immédiatement à la question du mérite, donc de la séparation. Tout le monde est-il digne d'être digne? Certains sont-ils plus dignes que d'autres? Si oui, s'agit-il vraiment d'une même humanité entre les dignes et ceux qui sont, osons le mot, les indignes?

La dignité : un absolu lié à la vie.

Daniel a cinquante et un ans. Il vit seul. Ses frères et soeurs ne peuvent plus supporter ses éclats, ses demandes d'argent sans cesse réitérés. Mis sous tutelle, il a pu avoir un logement, mais là, "faible", il a accueilli des personnes à la rue et a fini par se faire mettre

dehors par ceux-là même qu'il avait accueillis. Il parle de lui à la troisième personne : "*Il est gentil Daniel.*" Il dit toujours "oui" à tout mais fait absolument comme

Tout le monde est-il digne d'être digne ?

il veut. Aucun projet ne tient avec lui. Rien ne marche. Toutes les tentatives de "réinsertion" ont échoué. Il marche dans les rues toute la journée à la recherche d'on ne sait quoi. Il a toujours des blessures aux jambes, à la tête. Il tombe à cause de l'alcool, mais aussi se blesse, se cogne. D'une certaine manière il devrait être mort depuis longtemps, de suicide, d'accident, d'une mauvaise alimentation, bref, d'une vie de misère. Mais il est vivant. Ce qui est surprenant, c'est qu'il soit encore en vie à cinquante et un ans. Il y a comme un refus de la mort qui ne se fonde pas sur une pensée, sur une morale, sur un engagement civique. Il n'a pas les moyens de tout cela.

Qu'est ce qui reste quand on n'a plus rien : la vie. Aucune explication de type sociologique, psychologique, religieuse ne peut rendre compte du mystère qu'est Daniel. Il vit. Il a en lui une bonté, une beauté qui dérange. Il porte en lui comme un refus de ce qui n'est pas humain, un refus d'une culture qui accepte l'idée de déchet humain, qui accepte que des humains vivent dans le froid, la faim et le sentiment de malédiction. Il nous disait au cours d'un partage : *"Quand on est là, comme cela, tous ensemble, on est en vie éternelle."* Il était encore capable de nous enseigner que ce que nous vivions ensemble avait une valeur infinie. Il était capable de rejoindre,

Une beauté qui dérange

de toucher des personnes extrêmement différentes de lui, et de leur parler d'une humanité commune.

Cela rejoint les options de base du mouvement ATD quart-Monde : *"Tout homme porte en lui une valeur fondamentale inaliénable qui fait sa dignité d'homme. Quels que soient son mode de vie ou sa pensée, sa situation sociale ou ses moyens économiques, son origine ethnique ou raciale, tout homme garde intacte cette valeur essentielle, qui le situe d'emblée au rang de tous les hommes. Elle donne à chacun le même droit inaliénable d'agir librement pour son propre bien et pour celui des autres."*

C'est l'affirmation d'une dignité fondamentale et donc d'une commune humanité qui fonde la capacité à faire grandir l'humanité en chacun et pour tous ; et non l'inverse.

Comme le fait remarquer Jean François Matteï à juste titre : *"A Rome le mot "dignitas" désigne le mérite attaché à une fonction ou à un office. Et par conséquent la considération et l'estime qu'on a pour celui qui en est digne"*⁽¹⁾. On sait comment la "dignité" de quelques citoyens grecs ou romains reposait sur le labeur d'une masse considérable d'esclaves. Mais sommes-nous vraiment éloignés de cette situation ? En droit certes non, mais dans la réalité... La famine qu'on appelle pudique-

ment et injustement " crise alimentaire " ne serait-elle pas le fait de la décision de quelques uns?

Le drame est que le jugement sur la dignité ou l'indignité de quelqu'un passe par la grille d'analyse de ceux qui ont une capacité à analyser. Ainsi, comment comprendre le désespoir et donc le sur-saut de dignité d'une maman qui voit son enfant ne pas apprendre à l'école et qui faute de capacité à s'expliquer va frapper le directeur de l'école? Comment interpréter comme une dignité fondamentale humaine le fait qu'une famille très pauvre accueille une autre famille expulsée de son logement parce que dit-elle: " on ne laisse pas quelqu'un à la rue ! " et que cet accueil se termine dans la violence.

10

Quand il n'y a plus rien, il y a la vie.

Il y a la survie, et la survie n'est pas le retour à la bestialité comme on l'interprète souvent. Comme en écho à la vie du Quart-Monde, le témoignage de Robert Antelme qui a vécu les camps de concentration nazis, est saisissant. Il écrit: " *Militer, ici, c'est lutter raisonnablement contre la mort. Et la plupart des chrétiens la refuse ici avec autant d'acharnement que les autres. Elle perd à leurs yeux son sens habituel. (...). Ici la tentation n'est pas de jouir, mais de vivre. Et si le chrétien se comporte comme si s'acharner à vivre était une tâche*

sainte, c'est que la créature n'a jamais été aussi près de se considérer elle même comme une valeur sacrée. Elle peut s'acharner à refuser la mort, se préférer de façon éclatante : la mort est devenue mal absolu, a cessé d'être le débouché

La capacité à faire grandir l'humanité

possible vers Dieu. (...)

Mais plus tard lorsque son sang lui refrabriquera sa culpabilité, il acceptera par exemple qu'on lui dise que la faim est basse pour se faire pardonner y compris rétrospectivement,

le temps où il avait pris la place de Dieu " (2).

Et plus loin il ose affirmer : " L'expérience de celui qui mange les épluchures est une des situations ultimes de résistance. (...) il revendique dans l'acharnement à manger pour vivre, des valeurs les plus hautes. Luttant pour vivre, il lutte pour justifier toutes les valeurs, y compris celles dont son oppresseur, en les falsifiant d'ailleurs, tente de se réserver la jouissance exclusive. (...) Beaucoup on mangé des épluchures. Ils n'étaient certes pas conscients, le plus souvent, de la grandeur qu'il est possible de trouver à cet acte. Ils étaient plutôt sensibles à la déchéance qu'ils consacraient. (...) Les perspectives de la libération de l'humanité dans son ensemble passent ici, par cette " déchéance... " (3)

Comment ne pas penser à la " déchéance ", à la fin misérable du rabbi de Nazareth? Comment ne pas penser à la réponse superbe de la cananéenne à ce même rabbi qui

vient de lui refuser la guérison de sa fille en lui disant : *"On ne donne pas le pain des enfants aux petits chiens..."* - *"Justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombe de la tables des enfants."* (Math 15,27) Ce "justement", n'est pas résignation à une fatalité, il est intelligence des pauvres qui supportent tout pour obtenir la vie des enfants.

Les actes de résistance des pauvres surprennent, parfois choquent tant ils sont éloignés de l'honorabilité, tant ils sont la manifestation du refus du mépris, du refus de mourir. Ainsi cette maman dont les enfants sont placés, qu'elle ne peut plus voir, se découvre enceinte, au quatrième mois, d'un neuvième enfant... Si ces gestes, ces paroles sont vraiment des sursauts de dignité comment s'en convaincre, comment lire avec leurs yeux, comment repérer cet absolu ?

La dignité manifestée.

La résistance de Daniel fut de courte durée. Daniel se fait renverser par une voiture qui ne s'arrête même pas et il meurt. Cinq jours plus tard nous sommes convoqués pour reconnaître son corps tout abîmé. Sur son bras droit est tatoué une petite croix. Sans argent, il devait passer de la morgue au funérarium. Il fut enterré comme un prince par l'Eglise, dans une église de banlieue où la solidarité n'a pas manqué. A la sortie des funérailles plusieurs personnes demandaient

à être enterrés comme lui. Qu'avions-nous fait ? Nous avons repris toutes les paroles de Daniel que nous avions récoltées, les gestes qu'il avait posés. Son enterrement fut l'occasion de partager ce que nous avions appris de lui. Sa famille en fut toute retournée. Une femme originaire de Guinée, nous raconta comment dans son pays, il est fait mémoire du défunt. Elle ajouta : *" Il ne faut jamais minimiser la vie d'un homme : dans le quartier, il était vu comme un clochard, mais aux yeux de Dieu c'était un fils de Dieu."* Pourtant son arrivée dans le groupe de prière fut difficile. Il était souvent ivre et ses interventions intempestives provoquaient la moquerie et le mépris. Mais la profondeur de ses propos, expliqués, encouragés par le groupe avait fini par convaincre tout le monde de la nécessité de sa présence, même si celle-ci était toujours imprévisible... On pourrait dire que l'absolu de la dignité est toujours révélé par un autre. C'est un acte de justice que de s'engager à recueillir le génie du plus faible qui s'arc-boute contre l'adversité et la mort sans moyens, sans appui. Il devient un lieu de connaissance.

Comment
repérer cet
absolu

Il devient aussi un lieu de reconnaissance d'une humanité commune. Les pauvres rassemblent parce qu'ils font voler en éclat ce qu'ils ne peuvent eux-même maîtriser, ce que nous croyons être de l'ordre de la culture et qui en réa-

lité n'est que rempart déguisé. Ils mettent en évidence le danger d'un savoir qui sépare. Mettre les plus faible au centre des projets humains, c'est assurer à chacun qu'il ne sera pas abandonné, qu'il ne tombera pas sous un seuil fatidique où sa dignité sera mise en cause. Un jour une femme qui faisait des crises d'épilepsie vint au Sappel. Des adultes du Quart-Monde rencontrèrent les responsables pour que cette femme soit chassée, tant elle remettait en cause le fragile équilibre du groupe. Ils menacèrent de ne plus venir. La réponse fut tranchante : C'est elle qui avait la priorité. Après un certain temps de flottement, la vie du groupe fit un bond en avant prodigieux : chacun était assuré qu'il avait sa place, qu'il serait respecté quoiqu'il devienne. L'indignité, c'est accepter qu'il y ait des planchers en dessous desquels des humains sont abandonnés.

La vie de Daniel est lumière.

Lorsqu'il participait au groupe de prière, très souvent il disait en écartant les bras : " *Je vais vous dire quelque chose : Le Seigneur est avec nous !*" Cette phrase de la liturgie eucharistique le faisait vivre. Nous nous sommes beaucoup in-

terrogés sur l'habitude qu'il avait prise de la répéter. Cet homme dont tout le quartier se moquait, cet homme humainement cassé, était, spirituellement, loin devant. Il exerçait la dignité sacerdotale de son baptême en assurant à la communauté chrétienne que Dieu était présent dans le monde. Lui, le défiguré affirmait qu'aucun humain, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu n'était abandonné de Lui.

La dignité révélée par les exclus ne se fonde pas sur une capacité à mettre en oeuvre, à organiser le droit et la justice; elle n'enferme pas dans un statut à conquérir. Mais elle est, sur le point de sombrer dans la déchéance et la mort, au delà du sens, indignation absolue devant le mépris, contestation radicale de ce qui se fonde sur l'exclusion, proclamation d'une fraternité possible. Elle est revendication d'une humanité une, ouverte sur un don à recevoir.

Pierre DAVIENNE,

(1) J.F. Mattéi, *De l'indignation*, Paris, la table ronde, 2005, p.15.

(2) R. Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1957, p.47.

(3) Ibid, p.106.

Nouvelles brèves...

Septembre :

- **quatre jeunes** (22-26 ans) rejoignent le Sappel pour une année dans le cadre du service civique.
- **Jubilé** de Suzanne Struss, sœur de la Bonne Nouvelle à Toulouse.
- Fête de rentrée de la **paroisse de la Duchère** (Lyon 9^e). Nous les accueillons à Chuzelles où nous jouons la pièce de théâtre : « Suivez Willy ».
- **Naissance du groupe de prière du Sappel à Vienne** (38).
- Fête de rentrée de la **paroisse de Marcy l'étoile - Ste Concorce** (69).

Nous témoignons au cours de l'Eucharistie et animons des groupes de réflexion.

Octobre :

- **Journée de rentrée** du Sappel à Chuzelles. Nous nous retrouvons 150 personnes pour relancer les différentes activités.
- **Voyage en Algérie**. Le Diocèse

d'Oran invite Pierre et Geneviève Davienne pour rencontrer les plus pauvres et animer une rencontre d'étudiants avec la gestuation.

Novembre :

La paroisse de Pont de Claix - Echirrolles (38) nous invite à animer leur fête de rentrée avec pour thème « Face aux précarités, l'Évangile nous presse ». (voir page ?)

Décembre :

- invitation du **Réseau Ignatien** à Grenoble sur le thème « Comment discerner un agir juste dans un monde sans père ». Animation d'un atelier : « Nos relations avec ceux qui sont aux frontières ».
- **31 décembre : Fête de la Paix** à Grange Neuve. Nous étions 150 parents et enfants à entrer dans la joie à l'occasion du passage à la nouvelle année.

L'amitié

C'est un geste,
Un mot au bon moment.
C'est l'oreille qui écoute,
Le coeur qui attend.
C'est un regard qui dit : « je te comprends »
C'est la tendresse et l'émoi en dedans.
C'est l'espoir que l'on garde à tout moment.
Cette amitié qui devrait durer éternellement.
C'est tout cela et encore plus,
La vraie amitié.

Roland Migeot,
Namur.